

Cap-aux-Diamants

Le peintre Alfred Pellan : Un chantre de la modernité

Germain Lefebvre

Figures de proue d'hier et d'aujourd'hui
Volume 4, numéro 4, hiver 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/7336ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, G. (1989). Le peintre Alfred Pellan : Un chantre de la modernité. *Cap-aux-Diamants*, 4(4), 11–14.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

LE PEINTRE ALFRED PELLAN

UN CHANTRE DE LA MODERNITÉ

par Germain Lefebvre*

Le lundi 31 octobre 1988, Alfred Pellan, l'un des artistes les plus illustres de l'histoire de l'art contemporain du Québec, décédait à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à ville de Laval. Ce grand départ serait passé presque inaperçu, tant l'artiste tenait à entourer de discrétion les dernières années de sa vie, si ses concitoyens et les administrateurs municipaux de sa ville d'adoption n'avaient, au cours des dernières années, posé des gestes officiels de reconnaissance pour son immense contribution à notre héritage culturel. Quelques mois plus tôt, le 16 mai, jour de son anniversaire de naissance, la ville de Laval donnait son nom à la salle d'exposition de sa Maison des Arts. Déjà, une école de l'un de ses quartiers avait décidé de changer son nom afin d'adopter celui de ce célèbre citoyen.

La passion de l'art

Depuis fort longtemps, la richesse de son oeuvre avait valu à Pellan de faire sa marque dans l'histoire. Ses activités de professeur et d'animateur du milieu artistique contribuaient par ailleurs à poser les jalons les plus significatifs de l'évolution contemporaine de l'art québécois. Au cours d'une carrière de plus de soixante ans, cet homme totalement voué à sa passion de l'art, a exploré les voies les plus innovatrices de la création artistique. Sa participation à l'émancipation culturelle du Québec est inscrite dans des centaines et des centaines d'oeuvres conservées dans les collections publiques et privées au pays et à l'étranger.

Alfred Pelland (c'est là l'orthographe originale de son nom) est né dans le quartier Limoilou de Québec, le 16 mai 1906. À l'école, il s'intéresse peu aux matières académiques mais il couvre ses cahiers de dessins. En fait, il dessinait depuis toujours quand, un jour, il s'initie à la peinture à l'huile en s'appropriant la boîte à couleurs que son père s'était procurée pour occuper ses moments de loisirs.

À l'âge de quinze ans, en septembre 1921, Pellan s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Québec tout



nouvellement créée grâce à l'initiative du Secrétaire de la province, Athanase David. L'adolescent trouve là un sens à sa vie. Il est avide de tout apprendre des secrets de l'art et, grâce à la bienveillante compréhension du directeur Jean Bailléul, il est encouragé à y consacrer toutes ses énergies.

«Auto-portrait» par Alfred Pelland. Huile sur masonite non datée. (Musée du Québec).

Merveilleusement doué, Pellan assimile rapidement les leçons de ses maîtres et accumule les succès pendant ses années d'apprentissage; au terme de ses études, il rafle les premiers prix dans toutes les matières. Et pour tout couronner, il se voit attribuer en 1926 l'une des premières bourses du gouvernement québécois pour aller compléter sa formation à Paris.



«Jeune fille au col blanc». Huile sur toile vers 1933.
(Photo: Patrick Altman, Musée du Québec).

Pellan étudiera à l'École Supérieure Nationale des Beaux-Arts de Paris, comme il sied à un boursier national. Il fréquentera aussi les ateliers libres des Académies de la Grande chaumière et Colarossi. Mais le jeune artiste fougueux comprendra vite que ce n'est pas dans les cadres des institutions que les choses se passent. Sa véritable formation, Pellan la reçoit en visitant les nombreuses galeries de la capitale des arts où il pourra admirer les oeuvres des Van Gogh, Bonnard, Cézanne, Matisse, Braque, Picasso ou Ernst qui font la gloire de l'École de Paris.

Grâce à sa grande faculté d'assimilation, Pellan retient toutes les leçons de ses héros mais, rapidement, il fait sa synthèse personnelle et se donne un style qui, pour employer l'expression du critique Jacques Lascagne, «est l'oeuvre d'un tempérament si riche qu'il peut prendre à tous sans rien devoir à personne».

Succès parisiens

L'éclatement de la Seconde Guerre mondiale en 1939, ne saurait être plus catastrophique pour Alfred Pellan qui, au long de ses 13 années de séjour à Paris, s'est patiemment forgé une carrière dont les assises sont de plus en plus solides. En 1935, Pellan obtient le premier prix au Salon de l'Art Mural de Paris; la même année il tient sa

première exposition particulière à l'Académie Ranson et il participe à une exposition collective du Groupe Forces Nouvelles.

En 1937, Georges Huisman, directeur général des Beaux-Arts, accompagné de Robert Rey, conservateur du Musée de Fontainebleau, visite l'atelier de Pellan et lui achète deux tableaux dont l'un se retrouvera au Musée national d'Art moderne, le centre Georges-Pompidou, et l'autre au Musée de Grenoble. En 1939, Pellan participe en compagnie de grands maîtres de l'École de Paris, tels les Derain, Balthus, Dali, Matisse, Picasso, Dufy et Miro, à une exposition intitulée «Paris Painters Today» au Museum of Modern Art de Washington. Quand Pellan doit quitter Paris, devant l'avance des troupes allemandes en 1940, il vient d'être accepté parmi les artistes de la galerie Jeanne Bûcher, l'une des plus éminentes de la capitale française.

Le retour de Pellan au Québec a un impact considérable. Des quelques quatre cents dessins et tableaux qu'il rapporte de Paris, l'artiste retient cent soixante et une oeuvres qu'il expose à l'été de 1940 au Musée de la province, à Québec. Une version sensiblement réduite de cette exposition est ensuite présentée à la galerie d'art de l'Art Association of Montreal, aujourd'hui le Musée des beaux-arts de Montréal. Le corpus principal de l'exposition est constitué de portraits et natures mortes d'une facture résolument moderniste.

C'est sans doute l'ensemble le plus étendu et en même temps le plus cohérent, le plus consistant d'art contemporain né à l'École de Paris qu'il ait été donné de rassembler jusque là. Dans un langage fortement structuré, intensément mûri et approfondi, Pellan déploie sous les yeux ébahis, des splendeurs tantôt fauves, cubistes, tantôt surréalistes qui n'ont rien à envier aux productions des meilleurs représentants de ces mouvements parisiens. Cet exemple donnera un solide élan au mouvement de renouveau qui s'amorce alors au Québec.

Une rentrée fracassante

Pour se trouver au coeur de l'action, Pellan emménage dans un atelier rue Jeanne-Mance à Montréal, à proximité de l'École des Beaux-Arts. Il se lie avec les éléments les plus dynamiques du milieu artistique, les Lyman, Cosgrove, Roberts, Surrey, Borduas et autres, avec qui il expose à l'occasion de la «Première exposition des indépendants» en 1941. Il fréquente également les professeurs Maurice Gagnon et Marcel Parizeau de l'École du meuble. Tous se trouvent réunis pour promouvoir un art vivant, libéré de l'emprise de l'académisme, toujours en vigueur à l'École des Beaux-Arts sous la stricte autorité du directeur Charles Maillard.

C'est à l'invitation de ce dernier que Pellan acceptera en 1943 un poste de professeur du grand cours de peinture à l'école de la rue Saint-Urbain. Mais dans l'esprit de Pellan, il n'est certes pas question de se ranger du côté de l'ordre établi et il est bien décidé à apporter un souffle nouveau dans l'institution. Mais son ami et admirateur Borduas perçoit le geste de Pellan comme une trahison; par réaction, il rompt tous les liens avec lui et ne lui adressera plus jamais la parole. Pourtant Pellan ne fait aucun compromis, au point où son enseignement imprégné de la plus grande liberté l'amène à entrer en conflit ouvert avec Charles Maillard qui ne peut tolérer cette attitude dans «sa» maison. Après une lutte farouche auquel les médias d'information feront un large écho, Pellan et les modernistes triompheront de l'arrière-garde et Maillard devra quitter son poste.

Les automatistes à l'avant-scène

Pellan qui a toujours été réfractaire à l'enrégimentement et à l'esprit de chapelle se méfie de l'emprise qu'exerce Borduas sur ses disciples en les encadrant dans le mouvement automatiste. Plus de six mois avant la parution du manifeste **Refus global** des automatistes, Pellan sera co-signataire, avec 13 autres artistes, du texte **Prisme d'Yeux** rédigé par Jacques de Tonnancour, en janvier 1948. Cet écrit repousse tout esprit d'école et clame la totale liberté de l'artiste dans sa création. «*Nous cherchons, écrit de Tonnancour, une peinture libérée de toute contingence de temps et de lieu d'idéologie restrictive et conçue en dehors de toute ingérence littéraire, politique, philosophique ou autres qui pourrait aduler l'expression et compromettre sa pureté.*»

La brutale répression qui suivra la parution de **Refus global** propulse le mouvement automatiste au premier rang de l'actualité et relègue dans l'ombre les réalisations individuelles des artistes qui ne sont pas alliés à cette école. Jour après jour, exposition après exposition, les artistes qui revendiquent la plus totale liberté d'expression perdront du terrain au profit des automatistes qui, curieusement, prétendent à la même autonomie. Une sourde hostilité s'installera dans le milieu artistique et il faudra bien des années avant que les esprits surchauffés ne se calment et que les querelles stériles ne s'estompent.

De plus en plus, par la suite, Pellan évitera les affrontements et préférera consacrer toutes ses énergies à la création. Il produit abondamment en suivant les mouvements de son instinct et de ses profondes convictions artistiques. La tendance surréaliste qui s'était dessinée dans son oeuvre au contact des trouvailles et idées des Breton, Picasso, Miro, Klee, Tanguy sur la scène parisienne, se développe à l'occasion de ses amitiés pour Alain Grandbois et Éloi de Grandmont



dont il illustre les recueils de poèmes, **Les Îles de la nuit** et **Le Voyage d'Arlequin**, en 1944 et en 1946 respectivement.

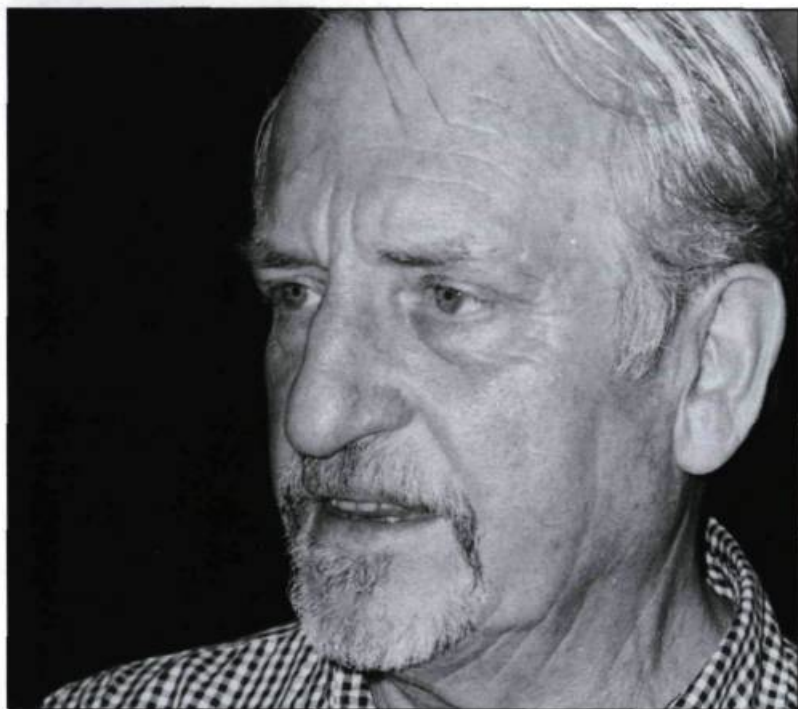
«*Citrons ultra-violets.* 1947. Huile sur toile. (Musée du Québec).



«*Fabrique de fleurs magiques.* 1952-1953. (La peinture canadienne moderne. 25 années de peinture..., p. 17).

Hymne à la vie

D'abord fortement alimenté par les images du rêve et de l'inconscient et habité par tous les symboles de cette thématique – l'amour, la mort, le temps qui fuit, les voies étroites du destin, l'érotisme – le surréalisme pellanien s'orientera au cours de sa carrière vers la poésie, la fantaisie, l'enchantement, le merveilleux. Toute son oeuvre cheminera à pas sûr vers une glorification de la vie sous toutes ses formes. Des évocations de la féminité éternelle et d'un érotisme épicu-



Le peintre Alfred Pellán en août 1969.
(Photo: Luc Chartier, Musée du Québec.)

rien, il évoluera vers la célébration des sols fertiles, des jardins et des fleurs et poursuivra par la constitution d'un vaste bestiaire tendre et humoristique. Dans un langage plastique en constante évolution où la magie de la couleur joue un rôle dominant, Pellán a écrit un puissant hymne à la vie, à la joie de vivre, à l'amour et à l'amour de la vie.

C'est sous le signe de la fantaisie que Pellán entreprend en 1944 une incursion dans les coulisses du théâtre: il signe les costumes et les décors de la pièce **Les trois Princes** écrite par André Audet. L'originalité de ses conceptions lui vaut, deux ans plus tard, d'être invité à créer la scénographie de la **Nuit des rois** de Shakespeare que les Compagnons de Saint-Laurent mettent à l'affiche. L'audace des costumes, des décors et même des maquillages des comédiens fait de cette production une féerie telle que l'on ne sait plus qui, du poète ou du peintre, obtient la plus large faveur du public. Plus de vingt ans plus tard, c'est avec les mêmes éléments visuels qui n'ont pas vieilli que Jean-Louis Roux présentera la **Nuit des rois** au Théâtre du Nouveau Monde.

La consécration

Mais Pellán, s'il prend plaisir à créer un environnement visuel global sur une scène de théâtre, rêve depuis toujours d'inscrire ses réalisations dans le cadre quotidien des citoyens par une association de ses images poétiques à l'architecture de la ville. Une première occasion lui est donnée en 1957. Vainqueur d'un concours, il conçoit une murale de mosaïque pour le hall d'entrée de l'édifice **City Centre** sur la rue City Councillors à Montréal. Les commandes afflueront par la suite. Pellán créera des murales peintes, d'autres en céramique et même des verrières pour des bibliothèques, des aéroports, des foyers de salles de spectacles, des églises et des demeures privées. Cette expérience de muraliste atteindra son point culminant quand l'architecte lavallois Jacques Vincent lui confiera, en 1969, l'animation visuelle de tout le complexe de Vermont Construction. Les motifs géométriques que l'artiste conçoit, dans les teintes les plus vives, se répandent sur plus de quinze cent quatre-vingt-quatorze mètres carrés à travers les divers modules du complexe, tant sur les murs intérieurs que sur les parois extérieures. La vue de cet ensemble procure un effet étonnant. On dirait un village merveilleux tout droit sorti d'un conte de fée.

Tout au long de sa carrière, Pellán n'a jamais reculé devant les défis qui lui ont été proposés et, à chaque fois, il en a triomphé par ses audaces et son immense pouvoir d'invention. Ce qui lui a valu une reconnaissance magistrale des milieux artistiques et du public au pays et à l'étranger. Paris lui a rendu un vibrant hommage, dès 1955, en présentant au Musée national d'art moderne une grande rétrospective de son oeuvre. Les institutions canadiennes ont suivi ensuite en 1960-1961 alors qu'une grande exposition était présentée successivement à la Galerie nationale du Canada, au Musée des beaux-arts de Montréal, au Musée du Québec et à la Art Gallery of Ontario. Un événement semblable sera repris en 1972-1973 à Québec, Montréal et Ottawa.

Les prix et distinctions que Pellán a recueillis au cours de sa carrière forment un palmarès impressionnant qu'il serait fastidieux de détailler. Ses plus grands titres de gloire demeurent toutefois l'admiration des connaisseurs et amateurs qui conservent ses oeuvres dans de nombreuses institutions et foyers, au pays et à l'étranger, ainsi que les initiatives enthousiastes des muséologues et diffuseurs qui, en de multiples occasions, ont présenté en public ses créations, sur les scènes nationale et internationale.

Alfred Pellán nous a quitté mais son nom n'est pas près de s'éteindre dans notre mémoire et dans l'histoire de notre art. ♦

**Historien d'art et critique*